

## ÉLÉMENTS D'OBSERVATION DES MÉNAGES LOMÉENS : DE LA GESTION DE L'ESPACE DOMESTIQUE À L'ÉCONOMIE DES RAPPORTS SOCIAUX

David GUYOT\*

Nos recherches sur les métis de Lomé nous ont conduit à étudier les conditions d'existence des individus d'un espace social particulier au sein de la population togolaise, espace qui se présente comme un continuum de positions sociales s'organisant autour de deux pôles : le métis "africain" et le métis "européen". Déterminant puissant de cette dichotomie socio-raciale : le sexe du parent blanc<sup>1</sup>. Dressons rapidement un portrait sociologique de ces deux idéaux-types.

Nous avons d'une part le métis "africain", de père blanc (parfois inconnu), qui présente souvent un capital scolaire défaillant (nombre élevé de redoublements lorsqu'il est encore scolarisé, ou déscolarisé de façon précoce), chez qui l'on observe l'incorporation de dispositions culturelles de type africain : langue maternelle africaine, habitudes alimentaires et vestimentaires africaines, etc... Celui-ci habite le plus souvent les quartiers du vieux centre ville, autour d'*Assiganto* (le grand marché).

Le métis "européen", de mère blanche, étudie dans des établissements scolaires prestigieux ; au contact de camarades de classe blancs et de sa mère, sa propension à cultiver des "façons européennes" s'objective, à des degrés variables, dans des postures tant intellectuelles que physiques. Ce dernier réside dans les quartiers périphériques (à l'exclusion presque absolue du centre ville).

---

\*. Centre d'études africaines (EHESS)

<sup>1</sup>. David GUYOT, "Contribution à l'analyse des relations entre stratification sociale, raciale et sexuelle : le cas des métis togolais", *Cahiers d'études africaines*, n° 131, XXXIII (3), 1993, pp. 403-417.

Dans le cadre de notre enquête statistique, les différentes modalités de conditions de vie domestique des métis ont été enregistrées par l'intermédiaire de trois questions : l'une portait sur la localisation spatiale du lieu de vie (nom du quartier), la deuxième sur le type d'habitat (appartement ou villa, de type locatif ou propriété), et enfin la troisième sur le nombre de personnes résidant dans ce lieu (de façon à repérer, à habitat équivalent, des critères - d'abord quantitatifs - pouvant signifier des différences de gestion et de sociabilité domestiques). Les réponses à ces questions, considérées comme des indicateurs de style de vie dans notre enquête, ont permis de retrouver la dichotomie générale opposant le métis " africain " au métis " européen ".

Outre les distinctions observées en fonction du quartier de résidence, le type d'habitat constitue un élément très discriminant au sein de la population étudiée : l'appartement ou la " maison familiale " sont les unités résidentielles les plus peuplées (15 personnes et plus) où l'on trouve les métis de père blanc. Les métis de mère blanche évoluent dans un habitat de type villa européenne abritant parents et enfants (1 à 4 personnes), type qui représente le modèle résidentiel du ménage monogame de la famille nucléaire européenne.

Les familles où il y a des métis sont donc réparties dans toute la ville. Il n'y a pas de quartier, ni d'habitat, spécifiquement métis à Lomé. Encore que l'on puisse entendre parler de " quartier des métis ", mais cela renvoie à un aspect historique et foncier : certaines parcelles parfois très importantes ont été acquises par des " Brésiliens " (appelés aussi " métis ") à une époque où elles étaient destinées à des plantations. La descendance de ces familles de Brésiliens s'est enrichie grâce à une spéculation foncière tout au long de l'essor immobilier de la capitale (d'abord au tout début du XXème siècle, après la construction du premier wharf de Lomé par les Allemands, mais surtout autour des années 1950, date de reconversion de certaines superficies cultivées en zones de

construction urbaine)<sup>2</sup>. Ceci concerne par exemple les quartiers actuels de Souza *Nétimé*, Octaviano *Nétimé*, ou encore Anthony *Nétimé* ("cocoteraie" de Souza, d'Octaviano, d'Anthony), mais aussi Kodjoviakopé et Nyekonakpoè, où l'on trouve sur des superficies plus modestes, les maisons familiales de quelques descendants de l' "aristocratie brésilienne".

A l'origine génétique de la population métis, selon une définition sociologique locale du métis (non limitée au mulâtre), plusieurs combinaisons raciales possibles :

---

*Combinaisons raciales des couples génétiques  
à l'origine de la population des métis togolais<sup>3</sup>  
(sur un échantillon de 265 métis à Lomé en 1991)*

	Père métis	Père noir	Père blanc	Total
Mère métisse	9	68	4	81
Mère noire	82	-	29	111
Mère blanche	2	70	-	72
Total	93	138	33	264*

\* La différence ici correspond à une non-réponse

---

La recherche d'une correspondance systématique entre type de couple, type de ménage et type de logement s'est vite avérée sans objet. En effet, certains couples n'ont parfois pas existé comme ménage et les

2. Émile LE BRIS, " Usages d'espace et dynamique du front d'urbanisation dans les quartiers périphériques de Lomé ", in E. LE BRIS, A. MARIE, A. OSMONT, A. SINOU, *Famille et résidence dans les villes africaines*, Paris, L'Harmattan, 1987, p. 17.

3. Nous présentons ici un tri croisé des modalités de " couleur " des parents de métis. Le recueil des données s'est effectué par l'intermédiaire d'un questionnaire que j'ai fait passer personnellement à Lomé de décembre 1990 à juin 1991. En fonction des premiers résultats de l'enquête quantitative, j'ai procédé à des observations d'univers domestiques, et noté méthodiquement les choix d'aménagement, les comportements ordinaires des membres de la maisonnée...

métis abandonnés (métis de père blanc en très forte majorité) ont alors été élevés dans des familles africaines (pas toujours avec leur mère). Aussi nous nous référerons à deux modèles de la vie domestique : la maison africaine et la maison "européenne". Cette opposition permet de rendre compte certes d'un continuum social des pratiques domestiques (incluant à des degrés divers des "manières européennes"), mais qui n'est pas sans comporter quelques ruptures : parce que la gestion "européenne" de l'espace domestique (dans la population étudiée ici, elle se réalise de manière la plus complète chez le ménage Noir/Blanche) ne peut manquer d'apparaître aussi comme une forme particulière de gestions des relations sociales, indiscernable tant que certains signes demeurent invisibles à nos yeux<sup>4</sup>. Nous étudierons ici plus particulièrement la maison "européenne"-métis en tant qu'elle représente un cas limite dans l'ensemble des formes domestiques africaines.

#### URBANITÉ, POLYGAMIE, "MANIÈRES DE BLANCS"

A en croire ce qui se dit à Lomé, des critères comme la monogamie et la polygamie à eux seuls suffiraient à décrire les modalités réelles du ménage africain ("Dis-moi combien de femmes tu as et je te dirai qui tu es et d'où tu viens"). Ces discours du sens commun trouvent un écho dans les feuilletons télévisés qui reprennent inlassablement le thème du mari, de l'épouse légitime et de la maîtresse. De tels propos ne sont pas pour autant réductibles à des fictions, et, tout en simplifiant les réalités existantes, ils manifestent la sensation que l'urbanité a modifié les règles du jeu matrimonial, a désorganisé l'archétype villageois. On

---

4. " Nous sentons, à l'attitude de ces deux messieurs qui causent dans la rue et dont nous n'entendons pas les paroles, qu'ils ne sont ni père et fils, ni des étrangers l'un pour l'autre : sans doute beau-père et gendre ; nous devinons, à voir son port, que cet autre monsieur vient de franchir un seuil qui est celui de sa propre maison, ou d'une église, ou d'un lieu public, ou d'une demeure étrangère. Il suffit pourtant que nous prenions un avion et débarquions à Bombay pour ne plus savoir deviner ces choses. " (Paul VEYNE, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil, 1978, p. 37).

entend dire à Lomé que certains " gamins ", dans les villages, ont déjà plusieurs femmes. Regrets d'un âge d'or révolu en ville ou stigmatisation du " *kopéto* " (le " villageois ") incapable de modernité, ou bien les deux à la fois ? En fait, la polygamie en ville n'offre pas la même visibilité que dans les campagnes, elle ne repose pas sur la même économie domestique, elle n'est pas toujours concentrée en un seul lieu : foyers distincts des époux, souvent dans des quartiers différents, voire en dehors de la ville, ainsi que le montre une enquête effectuée par Thérèse Locoh dans le sud-est togolais en 1976 et à Lomé en 1983<sup>5</sup>.

Mais la réalité est que l'on ne thésaurise pas seulement des femmes - et tout le monde n'en thésaurise pas, on cultive également des façons d'être, irréductibles au seul fait du statut matrimonial. Le statut matrimonial déclaré par les individus est lui-même indissociable d'une stratégie globale, fluctuante, de présentation de soi : " un petit employé de commerce sera légitimement fier de déclarer qu'il a deux femmes (signe d'une certaine " assiette " économique) alors que son chef de service, dans une situation identique, se déclarera monogame, bien qu'entretenant deux ou trois ménages " (Locoh, 1990, p. 9). Ou encore : " Adimmou, interrogé lors d'une opération de collecte, peut fournir au moins une des réponses suivantes tout en étant de bonne foi :

- marié polygame (en prenant en compte son épouse du village),
- marié monogame (en ne tenant compte que d'Amy, son épouse citadine),
- célibataire (ne corésidant effectivement avec aucune épouse) "6 .

D'autre part, si les évaluations pratiques de l'excellence matrimoniale, domestique et, en dernière analyse, sociale, incluent des

---

5. " Les unions sans co-résidence sont beaucoup plus fréquentes surtout lorsqu'il y a polygamie, que ce soit au début de la vie conjugale (20-24 ans) ou dans une période ultérieure (35-39 ans). A Lomé, la résidence commune des épouses est moins facile à réaliser [qu'en région rurale] et probablement moins appréciée dans certains groupes sociaux. " (Thérèse LOCOH, *Etudes Togolaises de population*, n° 15, 1990, p. 10).

6. L. N. Mensan ASSOGBA, " Transition du statut de la femme, transition dans les structures familiales et transition de la fécondité dans le golfe du Bénin ", *Etudes Togolaises de population*, n° 15, 1990, p. 70.

références aux “ manières européennes ”, ce n’est pas une connaissance objective de ces manières qui inspire les pratiques et les jugements, ni une distribution inégale de cette connaissance qui détermine les degrés d’adhésion pratique à ces manières<sup>7</sup>. De fait, si l’on trouve toujours quelqu’un de plus “ blanc ” que soi, il est en outre toujours possible d’être le “ Blanc ” de quelqu’un (à partir de critères très différents -compétences linguistiques, pratiques vestimentaires, goûts culinaires, etc. - auxquels l’ancienneté citadine individuelle ou familiale confère plus ou moins de poids).

#### LA VALEUR DES BONNES

L’accumulation de personnel domestique (chauffeur, gardien, cuisinier, bonne) reste un indicateur indéniable de haut standing ; ce système fondé sur la division du travail domestique se substitue, chez les classes aisées, à l’aide permanente et non spécialisée de la “ bonne à tout faire ”, voire à l’aide informelle des nièces et neveux hébergés, dans des foyers plus modestes.

Lorsque la maîtresse de maison est blanche (y compris dans le cas de ménages aux revenus modestes), on note une répartition très rigoureuse du travail domestique mais qui n’est pas strictement orientée vers une pratique sociale de prestige. Le confort domestique, la qualité des prestations ne sont pas évalués selon les mêmes critères que chez les Togolais aisés : ce n’est pas tant d’avoir quelqu’un en permanence à disposition qui importe, c’est plutôt que le travail soit fait, si possible le plus rapidement. C’est pourquoi, aux manières africaines des bonnes - rythme de cuisson spécifique à l’ *adôkpô* (réchaud à charbon), façons

---

<sup>7</sup>. De façon comparable à ce que l’on observe à Lomé, Marc LE PAPE et Claudine VIDAL (“ Libéralisme et vécus sexuels à Abidjan ”, *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. LXXVI, 1984, pp. 114-115) parlent pour Abidjan d’une “ mythologie générale environnant le monde européen à laquelle adhèrent les milieux populaires. Cette mythologie accrédite, entre autre, un modèle conjugal - monogame, stable, basé sur la fidélité sexuelle, le souci partagé des enfants, une confiante communauté d’argent, modèle qui aurait cours en Europe et qui s’observerait à Abidjan dans le milieu français. ”

d'éplucher les légumes (jeter les déchets par terre pour balayer ensuite) - la "patronne" opposera souvent une version outrée du modèle rationalité-hygiène-efficacité européen. Alors que la bonne, en s'appropriant les façons européennes par une fréquentation assidue de la cuisine intérieure, gagne chaque jour un peu plus sur le plan social dans les évaluations de son milieu d'origine, sa science domestique se trouve insensiblement réduite, aux yeux de sa patronne, à une *mimesis* incapable d'improvisation et d'anticipation (la bonne peut-elle seulement trouver une réponse à la question "comment cuisiner les restes de la veille?").

Sur le modèle des raccourcis caricaturaux que chacun opère pour se présenter à l'autre (ou décrire à grands traits une version forcément réduite des impératifs de sa propre culture), laissant peu de place à l'improvisation sociale, la compétence domestique des bonnes apparaît invariablement à la patronne comme une pratique de répétition, un comportement de pure imitation, dépourvu d'initiative et dénué d'imagination qui, du reste, cristalliserait toute l'identité de la bonne. Autre exemple, le travail des couturiers suscite régulièrement la même sanction esthétique de la part de la femme blanche : les couturiers sont surtout de bons copieurs de modèles (sous entendu : il n'y a pas de créativité).

L'économie domestique "blanche" (qui repose sur une rémunération effectuée en fonction de tâches précises, "chronométrées", dans une logique de contrat à durée déterminée) suppose en fait une rupture du contrat social dans lequel s'inscrit la bonne "traditionnelle" (d'où les problèmes avec les bonnes lorsqu'elles sont malades et viennent présenter des ordonnances médicales, etc...). C'est pourquoi les femmes blanches sont réputées être "un peu sévères" avec le personnel. Elles refusent cette économie proprement sociale des relations à durée indéterminée pour son esprit un peu féodal et qui se trouve en contradiction avec un égalitarisme racial au principe même de leurs efforts d'intégration. Sans compter les "cancans" autour de la bonne

noire dans un ménage d'un homme noir et d'une femme blanche, donc un ménage à la sexualité parfois déjà suspectée<sup>8</sup>. Les femmes blanches préfèrent alors engager des hommes de ménage - ce qui n'est pas non plus sans choquer l'opinion. Le choix le plus souvent adopté sera de faire appel à un jeune villageois de la famille du mari.

Si certaines femmes blanches s'approprient, avec le temps, les signes localement signifiants de l'excellence sociale (la *Benz*, le *boubou* en *Wax* brodé), un principe au moins reste irréductible parce qu'il touche à la définition même de l'intimité domestique européenne : le refus de partager un espace de vie commun avec la bonne, comme cela se fait pourtant dans de nombreuses maisons bourgeoises africaines où la bonne occupe une chambre dans la cour privée de la maison. Le passage de l'un à l'autre des deux systèmes domestiques exige bien plus qu'un investissement seulement technique et/ou économique (un gardien le jour, un la nuit, etc.) car la principale différence entre la maison africaine et la maison européenne réside dans des sensibilités distinctes.

#### MAISON EUROPÉENNE /MAISON AFRICAINE : UNE LOGIQUE DE L'ESPACE INVERSÉE

A Lomé, l'intérieur africain décline la plupart du temps une harmonie de bleu ciel, vert ou jaune aux murs, dans des pièces faiblement éclairées (par des ampoules de couleur parfois) ; mais ce n'est pas uniquement pour des raisons d'économie : pendant la journée, les fenêtres restent hermétiquement closes par d'épais rideaux ou des volets. L'intérieur de la maison africaine réitère ainsi l'esthétique et les critères de l'intimité domestique, tels que les proposent en ville certains "maquis" (contre l'espace ouvert et fortement éclairé au néon du restaurant de style européen où l'on peut - ou doit - être vu). Les femmes européennes, quant à elles, préfèrent des murs blancs, à l'intérieur comme à l'extérieur, des

---

<sup>8</sup>. " Si elle [l'épouse blanche] est de l'avis unanime une bonne mère : " *yovo gnonou le kpla devi nye de* " (la femme blanche apprend bien à l'enfant), elle est en tant que femme, réduite de façon latente à celle qui cherche le *bangala* (le sexe) des Noirs. " (D. GUYOT, *Cahiers d'études africaines*, 1993, pp. 403-417).

éclairages électriques très intenses, des ouvertures qui laissent entrer au maximum la lumière. Dans les deux cas, ces choix de couleurs et d'éclairage viennent redoubler, mais différemment, une qualification architecturale des divers lieux domestiques, les distinguent selon le degré auquel ils relèvent de l'espace de vie privé.

La maison africaine est ouverte à l'extérieur, mais l'espace intérieur y est très cloisonné : une serrure pour chaque chambre, cadenas aux coffres ou aux valises à l'intérieur des chambres - *a homé* signifie " à la maison " mais plus précisément " dans la chambre ", lieu le plus intime où sont enfermés tous les biens. La maison européenne est ouverte à l'intérieur, elle déploie un espace de vie jusqu'au portail qui est fermé à clé ; la cuisine y est isolée, sa position correspond à un usage privé qui s'effectue à l'écart du jardin où l'on reçoit ; il n'y a pas équivalence entre la cuisine intérieure de la maison européenne et le lieu semi-public de la cour africaine où l'on " prépare ".

Maison africaine et maison européenne diffèrent par le traitement des séparations entre la rue et l'intérieur. Il y a deux façons d'entrer dans la maison, d'annoncer sa visite : frapper des mains quand on franchit le portail de la cour de la maison africaine, actionner la sonnette " européenne " qui impose au visiteur d'attendre au dehors. La perception du bruit extérieur dépend des registres de sociabilité et de communication, ainsi l'on aurait tort de réduire le thème de la nuisance du bruit - plainte récurrente chez les femmes blanches dans certains quartiers - à un aspect quantitatif. La gêne provient bien plus du degré d'intelligibilité des sons que de leur valeur en décibels. La gêne que produit cette musique indéchiffrable de la rue ou des maisons voisines est à la mesure exacte de l'inaudibilité de certains codes sociaux auxquels l'oreille européenne reste insensible ; par exemple, la façon d'apostropher quelqu'un dans la rue en émettant un chuintement d'un type particulier<sup>9</sup>.

---

<sup>9</sup>. Hurler le nom de quelqu'un dans la rue reste la plupart du temps sans effets. C'est une pratique qui s'exerce plutôt à l'adresse des enfants ; d'ailleurs,

La maison climatisée, hermétique aux bruits et aux odeurs de la rue, achève parfois l'isolement de la maison européenne, et cet isolement nécessite une organisation où les gardiens remédient à cette méconnaissance fondamentale du Blanc, en se faisant, à l'intérieur, les interprètes permanents des bruits de la rue. D'où un inévitable soupçon à l'égard de ce personnel auquel est déléguée involontairement, et à un tel point, la sécurité domestique.

#### HISTOIRE ARCHITECTURALE ET GÉNÉALOGIE FAMILIALE

La mobilité sociale peut se trouver inscrite dans les murs de chaque unité d'habitation : les barres métalliques (que l'on découvre en montant sur les toits) destinées à armer le béton ne sont pas une négligence des maçons, elles indiquent qu'une poursuite des travaux grâce à une éventuelle entrée d'argent reste possible. Les tas de sable ou les moëllons placés (parfois durant plusieurs années) à l'entrée des maisons, le spectacle familial d'un escalier menant vers un étage imaginaire, témoignent aussi de ce tempo propre à la "trajectoire" de la maison en dur à Lomé : "Petit à petit l'oiseau fait son nid". Tous les efforts s'inscrivent dans une durée où la "maison à étages" représente l'accomplissement ultime de la réussite sociale. Encore qu'il y ait des nuances architecturales. En y regardant de plus près, les "étages" abritent le plus souvent des familles bénéficiant d'une certaine immunité publique<sup>10</sup> acquise soit de fait, par des liens étroits avec la classe politique (ministres, grands patrons), soit en raison de l'évidence que le Blanc a de l'argent - les Européens et les familles où il y a au moins un parent blanc. La réussite sociale urbaine peut aussi s'objectiver selon

---

apostropher un adulte de cette façon dans un lieu public est une marque d'irrespect, éventuellement publiquement sanctionnée : "Tu me connais comment ?" (*o djessim leke ma ?*), ou pire : "C'est toi qui me nourris ou bien ?"

<sup>10</sup>. On a pu constater, lors des événements socio-politiques survenus à Lomé depuis octobre 1990, la précarité (le caractère caduque) de cette intouchabilité dans les effets différés de "l'envie" populaire latente (*noubia* : "jalousie"), lorsque ces maisons ont constitué, pour leur verticalité ostentatoire, les cibles privilégiées des manifestations contre le pouvoir en place.

une logique immobilière horizontale moins visible : le patrimoine se trouve distribué dans toute la ville, y compris sous la forme (plus rare) de maisons à étages, mais ces dernières seront louées à des étrangers plutôt qu'occupées par des membres de la famille (même élargie).

Cette nuance socio-architecturale m'a été expliquée de façon indirecte et fortuite un jour que je suggérai à un commerçant aisé de Lomé (héritier direct de la " bourgeoisie brésilienne ") de peindre un logo publicitaire à son nom sur sa fourgonnette de livraison. Passé son étonnement, j'appris que la publicité privée est une pratique impensable à Lomé pour qui souhaite mener ses affaires dans la sérénité, sans avoir à subir les sanctions sociales de " l'envie ", aptes à ruiner toute entreprise. S'élever socialement, être au-dessus des autres - du haut de sa terrasse privée notamment, comporte toujours le risque d'attirer les regards envieux, comme autant de signes annonçant la cohorte de mauvais sorts et autres " grigris ". Mais, pas de schème magico-phénoméniste à l'origine de ces discours, plutôt l'expression de certaines logiques liées aux conditions sociales de la réussite privée à Lomé. Ceci explique en partie la physionomie générale de la maison africaine (y compris celle des " Nanas Benz " aisées) occupée par une famille élargie : autant de gardiens physiques et moraux du patrimoine, mais autant de bouches à nourrir, deux termes d'un contrat à intérêts réciproques.

A l'instar des habitations provisoires des commerçants européens installés dans leurs comptoirs il y a plus d'un siècle le long de la côte togolaise, la maison européenne s'inscrit aujourd'hui dans une histoire distincte de celle de la maison africaine. En effet, la villa européenne n'est pratiquement jamais un lieu de résidence familial, une propriété liée à l'histoire de la famille. Elle se présente en fait comme un " kit ", un ensemble architectural, répondant à certains critères techniques élaborés dans une logique de prestations, produit dont le propriétaire ou le bâtisseur possède une connaissance plus ou moins complète.

Que le ménage Noir/Blanche quitte les lieux, la maison peut voir requalifier ses espaces domestiques en fonction des attentes des

nouveaux occupants, s'ils sont africains : reconversion du garage en atelier, réserve ou boutique ; du jardin en cour sablonneuse. La reconvertibilité est toutefois variable en fonction du niveau de standing des villas. Plus ce niveau est élevé, et la clientèle visée d'un statut social important, plus la reconvertibilité décroît : certaines villas conçues pour une clientèle de haut niveau peuvent demeurer longtemps inoccupées, faute de candidats " sérieux " à la location, de l'avis du propriétaire, soucieux de ne pas déprécier le capital économique (et symbolique) que représente la villa.

La topologie domestique " européenne "-métis, très circonscrite, n'exerce pas d'effets d'ensemble, elle ne réalise pas des positions stratégiques distribuées à travers une lignée familiale. En ce sens elle pourrait se trouver soumise à une logique de l'éphémère, pour reprendre l'expression de M. Agier, dans ce numéro, ce qui n'hypothèque en rien son efficacité sociale, dans le temps où, révélant ses impératifs, elle s'exerce.

#### LE POINT DE VUE DES ENFANTS

La villa " européenne "-métis est pour les enfants ce qu'elle n'a jamais été pour leurs parents : un lieu de socialisation primordiale inscrit dans une dynamique aux registres hétérogènes (le père noir, la mère blanche, la bonne ou le boy). Vue sous cet angle, la position d'extériorité réciproque qui définit le terrain, ténu, de communication entre la mère blanche et la bonne, chacune agissant selon des arbitrages culturels distincts, est une situation dont les enjeux semblent extrêmement localisés. Aussi serait-il excessif de préjuger de la pérennité des principes de cette topologie, la considérant comme une condition suffisante de la transmission absolue d'un modèle de relations sociales à la descendance.

Les enfants métis les mieux placés dans la société togolaise, les plus " blancs " si l'on veut, ne sont jamais conduits au même radicalisme culturel ou comportemental que leur mère parce que, du fait de leur biographie, ils peuvent, non sans un certain plaisir, transgresser

quotidiennement ce qui relève pour certains d'un interdit social : aussi à l'aise pour franchir le seuil de la maison africaine de leurs camarades de jeux, que celui de la maison européenne où ils ont été élevés. C'est pourquoi certains métis estiment ne ressembler à aucun de leurs parents, les goûts et habitudes contractés durant la petite enfance n'ont rien d'une adhésion tardive, affective, à certaines pratiques qui séduisent (la mère européenne) par leur exotisme :

“ Quand j'étais petit je mangeais la pâte, quand on faisait du riz ou des frites pour mes parents, moi je ne voulais que la pâte. On avait une bonne qui s'occupait de moi, elle me faisait manger ça, moi j'adorais ça ”<sup>11</sup>.

---

11. I. K., garçon métis de 16 ans en 1991, né à Lomé ; il occupe une position sociale élevée tant sur le plan culturel (bon élève en première S au lycée français de Lomé), qu'économique (il réside dans une villa de haut standing). Son père, togolais, est directeur commercial à l'OPAT (Office togolais des phosphates), sa mère, française, est professeur de français au village du Bénin. Voici certains stéréotypes par lesquels il évoque l'enfance blanche en général : abondance matérielle (“ plein de jouets ”), mais enfance statique (“ les enfants sont dans leur chambre ”), tandis que lui appartient à un autre monde dont il offre une version tout aussi réductrice, valorisant la débrouillardise, laissant entendre les vertus pédagogiques de l'école de la rue (“ ici, il fallait prendre un bout de fil de fer quelque part pour fabriquer sa petite voiture ”).

**les cahiers**

**n° 20 - 1993**

**DU MÉNAGE À LA SOCIÉTÉ DOMESTIQUE  
OBSERVER ET INTERPRÉTER**

Éditeurs scientifiques :

Michel AGIER

Marc LE PAPE

Auteurs :

M. AGIER                      R. CABANES

M.-E. GRUENAI

D. GUYOT                      M. LE PAPE

J. PAPAIL                      M. PILON

Comité éditorial : M. AGIER, R. CABANES, J. COPANS, C. de MIRAS,  
V. DUPONT, P. LABAZÉE, B. LAUTIER, M. LE PAPE, A. MORICE, M. SELIM  
Responsable de la publication : Robert CABANES

UR : Politiques, Savoirs, Innovations  
Département SUD - ORSTOM  
72, route d'Aulnay 93143 - BONDY Cedex - Tél. : 48 02 55 00